

Habitat et cadre de vie à l'époque moderne





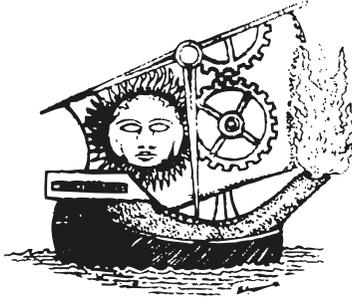
L'habitat est un marqueur social susceptible de révéler bien des us et coutumes. Ce volume fait partager les récentes découvertes, obtenues à partir d'enquêtes de terrain et de recherches dans les archives (inventaires après décès, plans d'architectes), pour mieux faire comprendre l'évolution des implantations et les structurations de l'espace habité dans lequel pénètre le lecteur.

À travers l'habitat aristocratique et clérical et ses différentes formes, les locaux professionnels et les maisons ordinaires en ville, et l'évolution des habitats ruraux, un large éventail d'études permet d'aborder bien des aspects de la vie des hommes et des femmes aux Temps modernes, une piste de recherches féconde, car le cadre de vie conditionne ou reflète souvent la façon de penser et d'agir.

Couverture : Brueghel le Jeune, dit Brueghel d'Enfer, *L'Adoration des mages, hiver*, huile sur bois, ca 1617-1633, Venise, musée Correr © De Agostini Picture Library/A. Dagli Orti/Bridgeman Images



HABITAT ET CADRE DE VIE À L'ÉPOQUE MODERNE



Bulletin de l'Association des historiens modernistes
des universités françaises
dirigé par Lucien Bély

DANS LA MÊME COLLECTION

*Les Monarchies française et espagnole
(milieu du XVI^e siècle-début du XVIII^e siècle)*

La Renaissance

*Révoltes et révolutions
en Amérique et en Europe (1773-1802)*

Les Sociétés anglaise, espagnole et française au XVII^e siècle

Les Paysages à l'époque moderne

*Les Affrontements religieux en Europe
1500-1650*

*Turcs et turqueries
(XVI-XVIII siècles)*

*L'Opinion publique en Europe
1600-1800*

*Les Circulations internationales en Europe
(1680-1780)*

*Les Universités en Europe
(1450-1814)*

*La Péninsule Ibérique et le monde
(1470-1640)*

Habitat et cadre de vie à l'époque moderne

Préface de Lucien Bély

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Ouvrage publié avec le concours de la faculté des Lettres de Sorbonne Université

Les Presses de l'université Paris-Sorbonne, désormais Sorbonne Université Presses,
sont un service général de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016

© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN PAPIER : 979-10-231-0515-5

ISBN DU PDF GLOBAL : 979-10-231-1045-6

I. Marjorie Meiss-Even : 979-10-231-1046-3

I. Nicolas Courtin : 979-10-231-1047-0

I. Natacha Cocquery : 979-10-231-1048-7

I. Frédéric Meyer : 979-10-231-1049-4

II. Linnéa Rollenhagen Tilly : 979-10-231-1050-0

II. Youri Carbonnier : 979-10-231-1051-7

III. **Michel Figeac** : 979-10-231-1052-4

III. Martine Caminade & Jean-Pierre Lacombe-Massot : 979-10-231-1053-1

Maquette : 3D2S, mise en page : Emmanuel Marc Dubois
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

fax : (33)(0)1 53 10 57 66

PRÉFACE

Lucien Bély

Un homme doit d'abord se nourrir, s'abriter et se chauffer pour survivre : c'est une évidence à laquelle nous ne pouvons qu'être sensibles aujourd'hui encore, alors qu'une partie de la population française n'a pas de domicile fixe.

L'habitat est bien une préoccupation essentielle et son étude historique pour les Temps modernes constitue donc une piste de recherche féconde qui permet d'aborder bien des aspects de la vie humaine. La maison devient souvent l'objet de grands efforts et de sacrifices consentis tout au long d'une existence. Elle sert de cadre à la vie familiale comme à la sociabilité ordinaire. Elle protège les enfants, ainsi que les meubles ou le bétail. Elle contribue parfois à l'affirmation dans la société, comme signe d'une ascension. Elle montre le rang dans un monde hiérarchisé, en particulier pour bien distinguer les seigneurs. Elle reflète aussi les activités humaines auxquelles elle sert de cadre, qu'il s'agisse de la fabrication du vin ou du travail d'un ministre.

Nous avons déjà une idée assez précise de l'habitat à l'époque moderne en visitant de magnifiques hôtels particuliers dans les villes et de splendides châteaux dans les campagnes. Si ces monuments offrent d'utiles indications sur les anciens modes de vie, ils ne correspondent qu'à une élite sociale, celle des différentes noblesses. L'historien de l'art a bien déblayé le terrain en rendant compte avec précision des choix esthétiques qui prévalent dans ces belles demeures.

Celles-ci ne peuvent suffire à l'historien. Les maisons plus simples, celles des petites gens, lui ont longtemps échappé alors qu'il laissait l'ethnologue et l'anthropologue prendre de l'avance sur ce terrain essentiel. Ce livre montre qu'un renouveau s'opère et que des études historiques se sont multipliées sur l'habitat de tous les groupes sociaux.

Cet ouvrage offre en effet un large éventail d'études pour aborder des milieux très divers, de la haute noblesse au monde des gentilshommes

campagnards, du palais de l'évêque au presbytère du curé, de la maison des villes à celle des champs. Au fil des pages, nous découvrons des moments différents et des contextes très variés.

Ce recueil montre aussi quelles sources nouvelles ont stimulé un véritable renouveau historique et comment elles peuvent être confrontées aux vestiges qui sont conservés aujourd'hui, dans une démarche proche et complémentaire de l'archéologie.

8 Ce livre donne sa place à l'habitat rural qui n'est peut-être pas le plus facile à étudier. Alors que la plus grande partie de la population vit dans les campagnes, nous avons souvent des idées très générales sur les maisons des paysans. La recherche se trouve facilitée lorsque le chercheur peut se rendre sur le terrain pour observer des témoins du passé. La maison rappelle la nature qui l'entoure et qui lui fournit des matériaux commodes. De même, cet ouvrage nous permet de pénétrer chez les artisans et les boutiquiers des villes, ainsi que chez les pauvres vicaires.

Une telle approche historique ne se contente pas d'une description des bâtiments. Elle propose des questions sur leur usage réel, ainsi sur la destination des différentes pièces, et la tâche reste ardue pour le XVII^e siècle. Dans les maisons ordinaires, nous découvrons les espaces communs, avec les escaliers, mais aussi les puits et les lieux d'aisances.

À partir du cadre de la vie quotidienne, une approche sociale et culturelle s'avère possible. Pour les très grands seigneurs, l'habitat se démultiplie et se disperse : la manière d'habiter devient alors une errance de demeure en demeure. Pour l'artisan ou pour le paysan, l'activité professionnelle se trouve imbriquée dans la vie familiale. L'habitat révèle aussi des évolutions sociales, par exemple dans la noblesse où les écarts se creusent au XVIII^e siècle.

L'habitat connaît une transformation, une évolution continue qui traduit sans doute un progrès général. Les espaces habités se dilatent, les pièces ont une attribution plus précise, les immeubles gagnent en hauteur. Parallèlement, la construction fait de plus en plus partie des activités majeures de l'économie qu'elle contribue à stimuler. Elle s'accompagne de spéculation et cela renvoie à l'histoire financière et politique d'une période donnée. Cela s'oppose ou cela rencontre la

volonté, plus ou moins forte selon les périodes, des autorités urbaines ou de l'État de donner à la ville cohérence et beauté.

Ces études précises, riches d'informations historiques et de problématiques nouvelles, évoquent avec sensibilité ce cadre matériel où se déroulait la vie des femmes et des hommes d'autrefois, riches ou pauvres, campagnards ou citadins.

Au nom de notre association, j'exprime notre gratitude à Nicolas Le Roux, notre Secrétaire général, qui a organisé le colloque à l'origine de cet ouvrage, et à Françoise Dartois-Lapeyre, notre Secrétaire générale adjointe, qui a préparé cette publication avec l'excellente équipe des PUPS.

TROISIÈME PARTIE

Habitat rural et modes de vie

VIVRE EN GENTILHOMME CAMPAGNARD AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

Michel Figeac

Université Bordeaux Montaigne / CEMMC

« Il y a beaucoup de petite noblesse en Angoumois [...] et la plupart de ces familles qui étaient peu de choses dans leur origine, ayant tout d'un coup été rendues nobles, ont produit une infinité de gens qui [...] ont demeuré et tombent de plus en plus, en se multipliant et en se divisant dans une honteuse pauvreté¹ ». C'est ainsi que Jean Gervais, lieutenant criminel au présidial et maire d'Angoulême, signalait la présence, dans sa province, de gentilshommes indigents qui étaient souvent la conséquence d'un partage noble qui privilégiait l'aîné. Avec le talent littéraire en plus, Chateaubriand avait dépeint exactement le même phénomène en Bretagne quand il écrivait que « les cadets divisaient entre eux tous un seul tiers de l'héritage paternel. La décomposition du chétif estoc de ceux-ci s'opérait avec d'autant plus de rapidité qu'ils se mariaient ; et comme la même distribution des deux tiers au tiers existait aussi pour leurs enfants, ces cadets des cadets arrivaient promptement au partage d'un pigeon, d'un lapin, d'une canardière et d'un chien de chasse, bien qu'ils fussent toujours chevaliers hauts et puissants seigneurs d'un colombier, d'une crapaudière et d'une garenne² ». Ainsi se trouvait très clairement désignée la coutume comme accélérateur de la paupérisation de la noblesse, avec la question sous-jacente de savoir à quel niveau de fortune on devenait incapable de maintenir un niveau social correspondant au statut nobiliaire. Ici, l'approche par la culture matérielle peut fournir des clés de lecture, car l'une de ses ambitions méthodologiques est de mettre en évidence des dénivellations socio-économiques internes à un

1 Jean Gervais, *Mémoires sur l'Angoumois* [1864], rééd. Paris, B. Sédulchre, 1986, p. 34.

2 François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. M. Levaillant et G. Moulinier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1947, p. 12.

groupe social. Ceci dit, dans sa thèse sur la noblesse pauvre bretonne, Michel Nassiet a fait ressortir les difficultés que l'on peut rencontrer à recréer un habitat qui a totalement disparu et qui n'a guère laissé de traces dans les archives, ce qui conduit à le déduire par extrapolation de documents qui émanent plutôt de la petite noblesse³. Depuis, de nouvelles études, notamment celle d'Étienne Lambert sur la noblesse de Basse-Normandie ou celle d'Olivier Royon sur celle du Sarladais ont exploré d'autres régions dans lesquelles la paupérisation de la noblesse s'était accélérée⁴. Partant des travaux qui ont scruté la culture matérielle de la noblesse, je m'interrogerai sur la validité du clivage ville/campagne, avant de recréer les manières de vivre de la noblesse rurale, pour terminer par ces hobereaux que la déchéance socio-économique menait inexorablement à la sortie du second ordre.

ENTRE VILLE ET CAMPAGNE, DEUX ESPACES NOBILIAIRES SÉPARÉS ?

Les enseignements de l'analyse statistique

Seule une exploitation statistique des inventaires comme celle que j'ai menée entre Bordeaux et l'intérieur de la Guyenne est susceptible de dépasser les impressions et de mesurer un éventuel décalage⁵. Quantitativement, on ne discerne pas d'écart significatif dans le nombre moyen de meubles (6,59 armoires en ville contre 6,68 à la campagne, 3,89 contre 2,89 pour les coffres, 2,24 commodes contre 2,10), ce qui est au demeurant logique puisque les châteaux ruraux étaient des demeures fort vastes et abondamment meublées. On remarque surtout que le mobilier le plus sophistiqué, le plus précieux et le plus récent, était nettement moins important en province. Les fauteuils, les bergères,

3 Sur la méthodologie, voir Michel Nassiet, *Noblesse et pauvreté. La petite noblesse en Bretagne xv^e-xviii^e siècle*, Bannalec, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 1993, p. 211-227.

4 Étienne Lambert, *Nobles du bocage, nobles de la plaine. Au centre de la Normandie (1700-1790)*, thèse de doctorat, Université de Caen-Basse-Normandie, 2010, 3 vol. ; Olivier Royon, *La Petite Noblesse de la sénéchaussée de Sarlat de la Fronde à la Révolution française (1648-1789)*, thèse de doctorat, Université Paris-Sorbonne, 2011, 4 vol.

5 Michel Figeac, *La Douceur des Lumières. Noblesse et art de vivre en Guyenne au xviii^e siècle*, Bordeaux, Mollat, 2001.

sans parler des sofas étaient ainsi incontestablement moins fréquents (33,96 contre 23,49) car, dans les pièces secondaires, on utilisait la plupart du temps des chaises simplement paillées. Les petits meubles (chiffonniers, encoignures, cabarets) qui investissaient les intérieurs bordelais, étaient ici beaucoup moins nombreux et ne se retrouvaient que dans les très grands châteaux. De simples étagères suffisaient amplement pour supporter quelques livres de dévotion et les différentes éditions de *La Maison rustique*⁶. La quantité bien plus faible de tables à jeu (0,94 contre 3,17 en moyenne à Bordeaux) était-elle une indication d'un moindre attrait pour cette passion dispendieuse, ou le signe que le jeu se déroulait sur une petite table unique, au tapis vert usé, dans un coin du salon ?

Si l'on envisage le décor, les observations sont strictement les mêmes. D'une manière générale, les éléments du décor semblaient nettement moins nombreux dans les châteaux de la Guyenne, aussi bien pour les tapisseries (11,11 par inventaire contre 7,60) que pour les tableaux (16,29 contre 11,44), les trumeaux (2,43 contre 1,27) ou les gravures (6,94 contre 0,28).

L'étude de la matière des objets va dans le même sens, par exemple en ce qui concerne les arts de la table. Le noble avait en effet table ouverte, mais la vaisselle était visiblement moins raffinée. La faïence était nettement plus courante qu'en Bordelais (42,67 % contre 32,64 %), alors que l'on obtient le résultat inverse pour la porcelaine (9,16 % contre 25,56 % en Bordelais). Assiettes, sauciers, saladiers, soupières étaient la plupart du temps dans une faïence qui provenait de nombreux ateliers qui, comme ceux de Samadet, avaient proliféré tout au long du siècle, fournissant en Chalosse une production rustique, mais souvent assez délicatement décorée. Beaucoup de plats étaient encore en étain (13,53 %) alors qu'ils avaient pratiquement disparu en Bordelais (3,55 %). La vaisselle était certes moins fine, mais elle était tout aussi abondante et souvent capable de réunir des assemblées extrêmement nombreuses. C'est sur la foi de

6 *L'Agriculture, et maison rustique de M. Charles Estienne [...], parachevée premièrement, puis augmentée par M. Jan Liebault*, Paris, Jacques du Puys, 1572 [disponible dans Gallica].

telles observations quantitatives que certains historiens, comme Philippe Jarnoux, ont pu déduire que cela correspondait à deux modes de vie assez opposés : « L'appartement urbain est un amoncellement d'objets. On accumule les meubles, les tentures, tapisseries, objets de décoration de tous genres, tous achats assez récents et chers. Le noble consomme en ville [...]. Le château n'est pas toujours un lieu de réception ; on y vit en famille et on n'accueille régulièrement que les proches [...]. Mais l'espace intérieur du château reste en partie gouverné par des préceptes et des habitudes anciennes, mettant en valeur, en particulier, l'enracinement de la lignée familiale⁷ ».

Les vérités d'une approche qualitative : « La lumière pénètre peu mais elle arrivait douce »

En réalité, ces mots de Talleyrand en visite à Chalais chez sa grand-mère⁸, aux confins du Périgord et de la Charente, résument parfaitement le problème et les nuances qu'il faut apporter à l'approche statistique. Même dans les châteaux des fins fonds de la Guyenne, les traces du progrès étaient loin d'être absentes, mais elles prenaient des formes variables et irriguaient inégalement les demeures en fonction de la fortune des propriétaires. On le perçoit particulièrement bien quand on suit la diffusion des modes étrangères marquées par la recherche de l'exotisme et par l'anglomanie. C'est ainsi que l'on voit une « chambre chinoise » dans le château d'Amet Laromagère de Roussey en Charente, meublée entre autres, de « deux chaises chinoises », de « six pots à fleurs de faïence et de verre bleu » ainsi que d'« un pavillon chinois en carton »⁹. Cette pièce traduisait bien sûr le goût des chinoiseries mais, inventoriée sous la Révolution, elle était déjà un peu passée de mode. Ailleurs, la folie des indiennes s'était emparée des propriétaires, à l'image de ce château landais de Baudignan, que le propriétaire, Caucabannes,

7 Philippe Jarnoux, « La noblesse bretonne au XVIII^e siècle : les tiraillements de la modernité », dans Jean Kerhervé (dir.), *Noblesses de Bretagne du Moyen-Âge à nos jours*, Rennes, PUR, 1999, p. 186.

8 *Mémoires et correspondances du prince de Talleyrand*, éd. Emmanuel de Waresquiel, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2007, p. 124.

9 AD Charente, Q IV20.

avait transformé en véritable musée de la toile de Jouy, puisque ces impressions recouvraient 95 % des chaises et des fauteuils. La mode des tissus muraux gagnait sans cesse du terrain, tout comme les papiers peints qui prirent un grand essor dans les trois dernières décennies.

En réalité, à la campagne, les différences entre les inventaires sont considérables, entre le grand seigneur et le petit hobereau désargenté. Dans les Landes, chez les Sourdis, Caupenne ou Baylenx, les murs étaient recouverts d'œuvres d'art, tandis que dans de nombreux manoirs, les pièces n'étaient décorées que de scènes religieuses et de tapisseries de Bergame rongées par les mites. On ne peut donc pas écrire qu'à la campagne, le mode de vie était systématiquement moins sophistiqué qu'en ville, dans la mesure où la fortune du propriétaire, voire la place qu'il accordait à sa demeure dans son système de représentations, semblent les facteurs déterminants.

En Bordelais, certains châteaux viticoles accueillaienent notamment une vie mondaine importante, particulièrement au moment des vendanges. Le château de Haut-Brion, propriété du comte de Fumel à la fin de l'Ancien Régime, offrait un mobilier aussi fastueux que celui des plus beaux hôtels de la ville proche¹⁰. De même, à Château d'Yquem, que Joséphine de Sauvage apporta en dot en 1785 à Louis-Amédée de Lur Saluces, la chambre de la future donne une idée du luxe qui régnait dans la demeure. Elle contenait deux lits jumeaux à roulettes estimés 1 200 livres, ce qui constituait le dernier cri en matière de literie, et dans un grand miroir se reflétaient un bureau, une encoignure, une chiffonnière, une bergère, une duchesse et pas moins de 17 fauteuils recouverts de satin et de tapisserie¹¹. Nombreux sont les nobles de ville qui n'en possédaient pas tant ! En vérité, s'il n'y avait pas de différence entre les hôtels urbains et les châteaux du Médoc ou du Sauternais, où tout était aménagé pour recevoir avec confort les parlementaires venus s'y délasser, le fossé était énorme avec les maisons dont l'unique vocation était d'être le centre d'exploitations agricoles. On observe le même comportement chez les parlementaires du Toulousain où, à côté

¹⁰ AD Gironde, Q 916.

¹¹ AP Lur Saluces, Dossier des contrats de mariage, M^e Chalu, 6 juin 1785.

des propriétés céréalières du Lauragais, on recense toute une série de châteaux comme la propriété de Bonrepos, seigneurie du procureur général Riquet, où l'on avait installé le confort moderne pour une intense vie festive.

En réalité, tout dépendait de la place du domaine rural dans le système de représentation, car l'équilibre pouvait se renverser, et le propriétaire accorder davantage de soin à ses possessions rurales, car elles lui permettaient de mieux faire oublier une noblesse récente. Olivier Chaline y voit en Normandie une singularité des magistrats rouennais qui, dans l'ensemble, mettaient l'accent sur leurs propriétés rurales¹². Le procureur général Godart de Belbeuf, auquel il s'est notamment intéressé, dessina lui-même les plans de son château et des jardins qui l'entouraient. Parvenu à l'une des places les plus éminentes de la province, le marquis se dota d'une résidence digne de son état, à la fois lieu de réception, comme en témoignent les salons et le théâtre, et havre de l'intimité familiale, manifestant ainsi une volonté d'harmoniser un double système de valeurs. Pour d'autres, le rapprochement de la campagne correspondait à la quête nouvelle de la nature telle que la recommandait Jean-Jacques Rousseau, ainsi que l'exprime Marie-Françoise de Pardaillan, dans une lettre à son époux, François-Aymery, marquis de Civrac :

J'ai reçu hier, mon cher cœur, votre lettre de Blaignac. Que vous êtes heureux d'être dans ce charmant pays et que je vous porte envie. Arrangez-vous de façon que je puisse y aller l'année prochaine car, comme je vous l'ai mandé, la paix est remise aux calendes grecques et je ne suis pas d'humeur d'attendre si longtemps. Je meurs d'envie de voir le parc et je suis ravie de la découverte que vous avez faite des anciens canaux. Ils seront d'une grande utilité pour avoir de l'eau. J'ai donc quelquefois raison puisque, aujourd'hui, vous suivez mes projets pour le potager ; en prenant une partie de la vigne et le grand chemin, il sera parfaitement beau¹³.

12 Olivier Chaline, *Godart de Belbeuf. Le roi et les Normands*, Luneray, Bertout, 1996, p. 146.

13 Lettre citée dans Yves Durand, *La Maison de Durfort à l'époque moderne*, Fontenay-le-Comte, Lussaud, 1975, p. 259-260.

Ces nobles de cour qui, par choix ou par obligation (exil, vieillesse), se repliaient en province, constituaient des intermédiaires culturels très influents auprès des élites locales.

Tout cela confirme pleinement qu'à la campagne, moyennes et indices de fréquence recouvraient des réalités fort variables, de la maison de plaisance au vieux castel délabré, ce qui nécessite une démarche avant tout qualitative qui devrait nous permettre de recréer la vie quotidienne du gentilhomme campagnard.

L'HABITAT DU GENTILHOMME RURAL

Les signes de la prééminence

Le château de Fraysse, qui est à deux cents pas de Terrasson, n'est remarquable que par sa belle situation sur le penchant d'un coteau qui domine une riche plaine arrosée par la Vézère et au pied duquel coule cette rivière [...]. Cependant, quoique sa table et son ameublement soient sur le ton le plus décent et qu'il ait fait rebâtir son château sur un emplacement plus reculé de la rivière afin d'agrandir son jardin, qui est terminé par une superbe terrasse sur la Vézère, il n'a pas 10 000 livres de rentes et pas un sol de dettes¹⁴.

Dans cette belle description du château de Jacques de Saint-Exupéry, l'inspecteur des manufactures, François de Paule de Latapie, dégage très bien les signes de la prééminence seigneuriale. Au siècle des Lumières, la construction défensive n'était plus une nécessité, néanmoins, de simples manoirs demeurèrent sur les aplombs au-dessus des vallées, car les architectes rebâtissaient souvent sur le lieu de l'ancienne construction. Ainsi, au XVIII^e siècle, toujours en Périgord, Marc de Laulanié de Sainte-Croix fit bâtir son repaire de Sainte-Croix sur le point culminant de la région : la bâtisse dominait encore l'église romane et la maison du prieur, ainsi que les vallées de la Véronne, de la Couze et de la Vouludre. Si la symbolique seigneuriale rappelait dans le paysage la puissance du

¹⁴ AD Dordogne, 2 J 886, Notice de la généralité de Bordeaux en 1783 et 1784 par François de Paule de Latapie, inspecteur des manufactures.

détenteur d'une maison noble, l'ostentation avait un rôle identique. Apparus au milieu du xvii^e siècle, les logis dits en « chartreuse » produisaient par leur ampleur et l'élégance de leur ligne un effet identique. Les nobles qui choisissaient ce parti architectural cherchèrent à « casteller » leur résidence en l'édifiant sur des éminences du terrain ou en faisant élever de somptueux portails contribuant à anoblir le lieu. L'adjonction de pavillons, voire de tours, leur donnait aussitôt une allure de petits châteaux. Tel fut le cas de Peychaud, à Ambarès, entre Garonne et Dordogne, bâtiment très complexe, créé à la fin du xvii^e siècle par une famille de parlementaires, les Fayet. Le logis, composé d'un grand corps d'habitation rectangulaire, est en effet flanqué sur ses côtés de gros pavillons carrés à l'étage, doublés sur l'arrière de deux autres pavillons plus petits et hors d'œuvre. Deux petites tourelles rondes, coiffées de dômes en pierre de taille accolées aux ailes principales, donnaient un air incontestable de château à cette demeure qui commandait un très vaste domaine polyculturel de 200 hectares. Apprécier une demeure dans son environnement demande de ne pas en rester à l'inventaire après décès qui, comme en ville, ne fournissait aucun détail sur les façades et encore moins sur le site et la situation.

Si la hauteur permettait à de simples manoirs de se faire remarquer dans le paysage, les jardins entourant les bâtisses parvenaient au même résultat. Par son caractère non fonctionnel, le jardin apparaissait comme un luxe réservé aux familles dominant la paroisse. Les plus importantes demeures en disposaient systématiquement, mais la moindre maison noble avait son jardin dont il est difficile de dire s'il était potager ou d'agrément. Une famille aussi modeste que les Beudet de la Garennie en Périgord profitait bien d'un jardin d'agrément comme le révèle le livre de raison du chevalier de Beudet. En 1749, les haies furent taillées par le fossoyeur avec les ciseaux achetés deux ans plus tôt, puisqu'on relève la mention « neuf livres pour notre part d'une paire de ciseaux que le frère Ignace nous a fait faire pour tailler la haie¹⁵ ». Chez beaucoup de gentilshommes campagnards, de petits jardins, dont les cartes ne

15 Arch. du Roch, fonds de Beudet, livre de raison rapporté par O. Royon, *La Petite Noblesse de la sénéchaussée de Sarlat*, op. cit., t. III, p. 573.

conserver même pas le souvenir, correspondaient pourtant à des marqueurs nobiliaires dans le paysage.

Enfin, les bâtiments mêlaient encore plus étroitement ostentation et symbolique. Les signes distinctifs des logis nobles étaient avant tout repérables de loin et donc plutôt en hauteur, pour qu'ils soient plus visibles. Ainsi, les pigeonniers de hauts justiciers se trouvaient si possible sur un rebord de coteau ou de falaise : à Puymartin, près de Sarlat, il fut construit à l'extrémité de la terrasse ouest, au bord du plateau, car on pouvait l'apercevoir depuis la vallée de la Beune. Il est également intéressant de travailler sur les chapelles privées dont il est facile de faire l'inventaire puisque le concile de Trente avait renforcé les pouvoirs épiscopaux sur les lieux de culte privés¹⁶. Au XVIII^e siècle, toute personne désireuse d'en posséder une adressait une demande à l'archevêque, ce qui rend possible la cartographie et l'analyse des motivations qui étaient au moins autant sociales que religieuses. Nombreux furent d'ailleurs les négociants ou les financiers à faire des demandes, car c'était ainsi tenter de s'agréger au second ordre en adoptant un genre de vie nobiliaire dont la chapelle était une composante des plus significatives. Les propriétaires qui détenaient d'antiques demeures remettaient en valeur les parties nobles qui, des girouettes au blason, constituaient les attributs de la noblesse.

Plusieurs membres de la haute noblesse, qui souhaitèrent une résidence au goût du jour, ne rompirent pas forcément tout à fait avec leur passé. Combien de bâtiments de la pure esthétique classique furent bâtis à l'ombre d'une vieille tour féodale ? Quand Marc de Beauvau-Craon s'installa à Haroué en Lorraine, il s'adressa à Germain Boffrand qui, dans son *Livre d'architecture*, expliquait cette volonté de s'enraciner dans le passé : « Quoique ce bâtiment soit moderne, il a été construit avec des tours sur les vestiges d'ancien château qui étant fort caduc ne pouvait plus subsister¹⁷ ». Le nouveau château devait ainsi s'élever sur les fondations du précédent dont on conservait le plan en U cantonné de

16 Philippe Loupès, « Villégiature et dévotion privée : les chapelles domestiques dans le diocèse de Bordeaux au XVIII^e siècle », dans *Homo religiosus. Autour de Jean Delumeau*, Paris, Fayard, 1997, p. 108-115.

17 G. Boffrand, *Livre d'architecture*, Paris, G. Cavalier père, 1785, p. 65.

tours ainsi que les fossés en eau. Le respect des principaux symboles du château fort permettait à Marc de Beauvau-Craon de s'inscrire dans la continuité féodale. Les tours et les douves, bien que dépourvues de toute signification militaire, demeuraient les signes du pouvoir seigneurial. Cette symbolique se retrouve, à la même époque, dans toutes les régions : à Talmay et Missery en Bourgogne, à Laroque en Bordelais, à La Barben près d'Aix-en-Provence ou à Mont Geoffroy en Anjou avec le maréchal de Contades.

Ce travail sur les signes peut tout aussi bien s'effectuer à l'intérieur du château que cela soit en exploitant les symboles sculptés sur les lambris ou sur les stucs, les ex-libris, la vaisselle armoriée ou encore les collections d'armes. Les armes, muettes ou parlantes, étaient gravées ou peintes sur les cheminées, sur les voûtes et dans le soutènement des fenêtres : à Puymartin, les armes des Saint-Clar et des Montvallat sont encore visibles dans l'encadrement de la fenêtre de la « chambre d'honneur » ; à Simeuil, le blason des La Chapelle, probables bâtisseurs de la maison forte, est déchiffable sur la clé de voûte de la tour nord¹⁸. La vaisselle armoriée était également un signe de prestige exposé à la vue de tous les convives. À la Grande Filolie, sur la paroisse de Saint-Amand, près de Périgueux, les Beaulieu disposaient d'une abondante vaisselle rangée dans un coffre, que le notaire Veyssières inventoria en 1692. Les couverts combinaient ostentation et symbolique : les plats, les assiettes, les flambeaux, l'aiguière, le sucrier, le vinaigrier, les cuillères et les fourchettes étaient en argent et portaient les armes des Reilhac, de Montmège, des Beaulieu, des Salignac-Fénelon et des Burg, traces des différentes alliances contractées au fil du temps¹⁹. Comme le souligne Olivier Royon dans sa belle étude, la décoration intérieure évoquait aussi parfois les aptitudes militaires d'un lignage : à Puymartin, plafonds et murs étaient décorés de faisceaux d'armes et de scènes de guerre rappelant que les Saint-Clar et les La Pleynie s'étaient illustrés en défendant leur région à l'occasion des guerres de religion. Dans la noblesse bas-normande, la décoration n'était pas aussi sophistiquée pour des raisons économiques,

18 O. Royon, *La Petite Noblesse de la sénéchaussée de Sarlat*, op. cit., t. III, p. 580.

19 AD Dordogne, 3 E 2286, notaire Veyssières à Montignac.

mais le service des armes s'affichait directement sur les murs. Selon Étienne Lambert, les armes exposées étaient essentiellement des armes à feu (44,98 % des fusils et mousquets, 31,83 % des pistolets), des épées, sabres et fleurets (19,04 %) et enfin d'autres armes blanches (4,15 %) ²⁰. Louis-Nicolas de Millières, dans son manoir du Theil, exhibait dans sa chambre deux fusils et deux pistolets sur le manteau de la cheminée, une épée à poignée d'argent, un sabre de dragon à poignée de cuivre sur le bahut et une hallebarde pendue au mur. Un fusil à deux coups et un couteau de chasse dans la cuisine signalaient une autre passion nobiliaire. Ces collections d'armes étaient incontestablement beaucoup plus rares en ville dans les milieux de la robe, elles restaient au cœur des valeurs de la gentilhommerie rurale.

L'inventaire reflète d'une hiérarchie de la noblesse rurale

À la campagne comme à la ville, l'inventaire après décès pouvait fournir une image assez précise des dénivellations socioculturelles qui traversaient la noblesse. L'originalité de l'étude d'Étienne Lambert sur la noblesse bas-normande des élections de Vire, Domfront, Argentan et Falaise est d'être parvenue à démontrer que la dénomination des différents habitats nobles n'était pas uniquement sortie de l'imagination du tabellion soucieux de faire plaisir à la famille ²¹. Les qualificatifs de *maison*, *manoir* et *château* désignent les trois grandes catégories d'habitat, mais il s'agit de se demander dans quelle mesure ils correspondent à une véritable stratigraphie et s'ils ne sont pas le simple reflet des habitudes sociales. Les inventaires étant tous systématiquement évalués en Normandie, Étienne Lambert, très marqué par l'école quantitative des historiens caennais, a pu calculer des valeurs moyennes du mobilier par inventaire et le nombre moyen de pièces pour chaque unité d'habitation. Si l'on examine les richesses détenues dans les maisons rurales, leur valeur moyenne s'établit à 852 livres, tandis qu'un manoir héberge 2061 livres de meubles et un château 8196 livres. Les écarts sont incontestablement très conséquents et significatifs : un manoir détient 2,42 fois plus de

²⁰ É. Lambert, *Nobles du bocage, nobles de la plaine*, op. cit., p. 267.

²¹ *Ibid.*, t. III, 3^e partie, p. 256 sq.

richesses mobilières qu'une maison et un château 3,97 fois plus qu'un manoir. La hiérarchie interne au groupe se traduit concrètement dans l'espace domestique par la qualité de l'habitat : les trois types d'habitat reflètent des différences réelles, exprimées par le nombre de pièces (5,5 à 7 pièces pour une maison, 13,5 pièces pour un manoir et 23 pièces pour un château) ; l'abondance et la valeur du mobilier (31 meubles pour une valeur moyenne de 852 livres dans une maison rurale, 52 meubles pour 2003 livres de moyenne dans une maison urbaine, 67 meubles pour 2061 livres dans un manoir et 111 meubles pour 8196 livres dans un château). Malheureusement, une étude aussi rigoureuse ne peut être conduite partout, mais il est assez symptomatique de remarquer qu'elle est confirmée par les niveaux de capitation.

En Périgord, l'étude d'Olivier Royon, sans faire preuve de la même rigueur comptable, dresse également une typologie qui débouche sur des catégories très proches : la noblesse châtelaine, la noblesse des repaires et celle des métairies nobles. Dans le vocabulaire local, le *repaire* remplace le manoir, mais il s'appliquait à la même réalité, à savoir une gentilhommière, une maison forte, un logis seigneurial flanqué d'une ou deux tours et d'un système de défense sommaire. « Le château était aux mains de l'élite nobiliaire [...]. Les châteaux de Beynac, de Carlux, de Berbiguières et de Coulonge étaient quant à eux détenus par des nobles restés en Sarladais, mais ils appartenaient à la minorité riche ou très riche du second ordre : les Beynac, les Coustin de Bourzolles et les Chapt de Rastignac. La plèbe nobiliaire et la noblesse pauvre ou moyenne résidaient dans des repaires plus ou moins importants et anciens, mais elles étaient exclues des châteaux. Enfin la noblesse des métairies nobles représentait la partie très pauvre de l'ordre (plèbe nobiliaire) : Isabeau de Régagnac appartenait à une lignée qui ne fut pas capitée parce que trop pauvre ; Raymond de Rochon de Saint-Félix versa quant à lui, cinq livres de capitation en 1715²² ». Et c'est ainsi que plusieurs hobereaux ne furent plus portés sur les rôles que « pour mémoire » avant d'en disparaître définitivement. La vie matérielle est bien une excellente

22 O. Royon, *La Petite Noblesse de la sénéchaussée de Sarlat*, op. cit., t. III, p. 570.

manière de saisir la perte d'un statut, de mesurer la fluidité sociale et de dresser une typologie d'un ordre aux réalités multiples.

Le rustique et le luxueux

Plus encore que la noblesse urbaine, la noblesse rurale est donc un monde de contrastes, contrastes qui ne pouvaient que s'aggraver avec la pénétration d'un nouveau luxe synonyme de confort au siècle des Lumières. À l'image de l'historien anglais John Styles faisant émerger un « luxe populaire²³ », il est intéressant de faire apparaître le phénomène au sein de la gentilhommerie rurale. Bien évidemment, les très grands châteaux de la noblesse de cour qui étaient les premiers à bénéficier de l'innovation pour leurs hôtes de quelques semaines, ne sont pas concernés²⁴. Je me limiterai à quelques pistes d'approche, car une étude approfondie nécessiterait de plus amples développements.

L'intérieur de ces petits châteaux ruraux et de ces maisons nobles était naturellement marqué par une simplicité rustique que se plaisaient à souligner les notaires dans leurs descriptions, ce qui explique que le contraste soit d'abord un contraste de proximité. Il pouvait se produire qu'une argenterie armoriée soit rangée dans les placards en chêne d'une cuisine au sol de pisé et que des commodes en acajou reposent sur un dallage de terre cuite. On peut se demander comment et quand des nobles impécunieux furent en mesure d'ouvrir les portes de leurs châteaux à certaines formes de modernité. Il est aujourd'hui certain que la mode pénétra dans les intérieurs de cette petite noblesse : dans les repaires de Fonréal, de Cazenac ou de Saint-Pompon étaient mentionnés des lits « à l'ange », à la romaine ou un petit mobilier précieux du type guéridons, encoignures ou bureaux. En 1793, tel était le cas du château de Saint-Amand, près d'Eauze, où M. de Montigny, le propriétaire, avait rassemblé les chaises, les fauteuils, les bergères et les sofas en satin et en soie brochée dans deux ou trois pièces d'apparat, tandis que les vieilles chaises pailonnées étaient installées à l'abri du regard du visiteur.

23 John Styles, *The Dress of the people: Everyday fashion in eighteenth century England*, New Haven/London, Yale university Press, 2007, chap. XVIII, p. 303.

24 Voir plusieurs exemples développés dans M. Figeac, *La Douceur des Lumières*, op. cit., p. 187-208.

Il est parfois possible de découvrir le moment où le meuble fut introduit dans un intérieur. Ainsi, le chevalier de Bars nous apprend que l'unique commode venait d'être insérée dans le mobilier lorsqu'il réalisa l'inventaire de sa demeure en 1744 : « Plus une commode neuve que j'ai fait faire de bois noyer à quatre tiroirs, deux grands et deux petits, le tout fermant à clé ». Les livres de raison du chevalier Beaudet de Savignac confirment que la petite noblesse pouvait faire fabriquer des objets à la mode : en janvier 1735, il versa un peu plus de trois livres à un verrier pour qu'il fasse des carafes doubles et quelques bouteilles « à la façon d'Angleterre²⁵ ». Il existait ainsi tout un artisanat local capable de faciliter l'accès au demi-luxe.

184

Un des meilleurs moyens de saisir que cette recherche, pour améliorer le bien-être, concernait aussi les gentilshommes campagnards, consiste, sans diluer le propos dans des descriptions d'objets, à cerner des pratiques nouvelles. Tenir salon était par exemple un phénomène typiquement urbain qui était apparu dans la seconde moitié du xvii^e siècle et qui ne s'était que très lentement translaté vers le monde rural. Si l'on examine l'existence du salon dans les 88 inventaires étudiés en Basse-Normandie, cette pièce était bien un marqueur de la richesse d'une habitation. Au xviii^e siècle, il était présent dans 66,7 % des châteaux, 45,45 % des manoirs, mais les maisons rurales ne l'accueillaient que dans 13 % des cas et encore dans les plus grandes contenant entre 7 et 11 pièces²⁶.

De même, retrouver les objets de l'hygiène est le signe d'une préoccupation véritablement nouvelle. Pots à eau, éponges, savons et chaises percées constituaient bien désormais un minimum, car les plus riches n'hésitaient guère à équiper leurs châteaux de baignoires en cuivre fort onéreuses. Chez Madame de Lubersac à Azérat, près de Thonon en Périgord, on trouve notamment de nombreux objets liés à l'hygiène : douze pots de chambre, douze pots à eau, trois plats à barbe, trois pissoirs, quinze cuvettes, une fontaine à laver les mains, un bidet offraient un équipement minimum pour toutes les chambres. Dans la même région, Madame de Vassal, au château de Sineuil, disposait

25 Arch. du Roch, livre de raison du fonds Beaudet.

26 É. Lambert, *Nobles du bocage, nobles de la plaine, op. cit.*, t. II, p. 261.

dans son cabinet de trois cuvettes, une fontaine avec sa garniture, un bidet et trois seringues pour la toilette intime. Cette invention récente, puisqu'elle datait de 1739, s'était répandue très rapidement, y compris à la campagne, chez les nobles qui avaient les moyens de l'acquérir, ce qui ne peut qu'illustrer le rôle moteur des élites dans la diffusion et l'assimilation de ces objets.

En réalité, les inventaires traduisent bien un renouvellement des objets, souvent proche de la moitié, au milieu du XVIII^e siècle, mais l'innovation choisit parfois des chemins très hésitants. En 1754, la découverte d'un lit « à tombeau » dans le repaire de Grand Borie, montre que la mode atteignait cette partie de la noblesse, mais avec un retard de plusieurs décennies puisque ce type de couchage avait surtout été en vogue cinquante ans plus tôt²⁷. On note enfin, selon les régions, des inégalités dans l'existence de tel ou tel meuble, de tel ou tel instrument, ce qui accrédite l'idée d'une présence différentielle selon les zones. Il est aussi vrai que les impératifs de la représentation n'étaient pas les mêmes en ville et dans un manoir du bocage normand. Et puis, il faut accorder une place primordiale à la psychologie individuelle, car avec un revenu identique, deux personnes n'avaient pas forcément les mêmes priorités dans leurs dépenses. Hobereau mal renté, Bernard de Bideran vivait dans la frugalité dans sa maison de Montignac, mais l'essentiel de ses revenus était réservé à sa toilette, à son apparence extérieure. Il était particulièrement sensible au mariage des couleurs : le gris, le blanc, le gris moucheté blanc, le bleu ou les différentes gammes de rouge s'accordaient avec une impressionnante collection de boutons, de festons et de galons argent et or²⁸. Chez d'autres, on consacrait la plus grande partie des ressources aux innovations culinaires et les batteries de cuisine prirent des proportions importantes dans la deuxième moitié du siècle. À la campagne, d'une gentilhommière à l'autre, on est ainsi sans cesse entre le frugal et le luxe, le banal et l'exceptionnel, le bas de gamme et le haut de gamme. Mais il y avait aussi ceux chez lesquels toute miette de consommation nouvelle était devenue un rêve inaccessible.

27 AD Dordogne, 3 E 5751, Monméja.

28 AD Dordogne, 3 E 2188, Desmond à Montignac.

MESURER PAR LA VIE MATÉRIELLE, LE DÉCLASSEMENT NOBILIAIRE

Les signes du déclin

186

Les inventaires après décès de la noblesse indigente ne sont pas très nombreux car ils sont difficiles à repérer dans l'océan des minutes rurales ; par ailleurs peu de nobles désargentés se rendirent chez le notaire pour réclamer un acte forcément onéreux, ce qui nécessite de glaner des sources très fragmentaires. La perception de l'indigence se mesure d'abord à l'extérieur des demeures. La résidence de Marie de Poyferré de Monval en Chalosse, telle que la décrit le notaire Mauco, illustre bien cela : « Nous avons inventorié la toute vieille maison communément appelée de Monval, située en la présente paroisse, bâtie de bois de torchis couverte de tuiles un peu en dehors, les planchers ayant le soin d'être refaits, un colombier sur le devant prêt à tomber²⁹ ». Ce type d'habitat correspond à celui d'un pays pauvre, il est marqué par le milieu, mais il dispose avec son colombier d'un signe de prestige qui, par son caractère délabré, symbolise toute la situation socio-économique de la propriétaire. Dans d'autres cas, le temps et l'absence d'entretien avaient ruiné une antique demeure. Sur les marges du Bordelais, aux confins de la Saintonge, le château de Callières présentait de très loin l'allure altière de la gentilhommerie rurale³⁰. En fait, le notaire venu pour dresser, en juin 1788, un procès-verbal de l'état du château, à la réquisition de Raphaël de Callières, découvrit un état de total délabrement. Un cahier de trente-quatre feuillets décrivait longuement des douves obstruées par les boues et les immondices, des murs tapissés par le lierre, à tel point que la plante parasite était montée jusqu'au toit dont elle soulevait les tuiles, empêchant l'eau de s'écouler et provoquant de multiples gouttières.

Pour le Sarladais, les Boucher de Laussel fournissent un exemple du même type à Olivier Royon. En 1760, le château de Laussel était devenu totalement inhabitable, aucun meuble n'était mentionné et la charpente s'affaissait lentement, si bien qu'il aurait fallu 1 500 livres de réparation pour une terre d'un capital de 9 450 livres³¹. Capités trois livres, en 1716,

²⁹ AD Landes, 3 E 491, le 4 juin 1734.

³⁰ M. Figeac, *La Douceur des Lumières*, op. cit., p. 259.

³¹ Olivier Royon, « La noblesse pauvre du Périgord dans les sénéchaussées de Sarlat et Bergerac au XVIII^e siècle », *Bulletin de la Société d'art et d'histoire de Sarlat et du*

les Maléguat de la Vigerie avaient, *a priori*, une situation plus enviable que celle des Boucher de Laussel. Mais le sieur de la Vigerie était à la tête d'une famille nombreuse, composée de lui-même, de sa femme, de quatre enfants et de sa sœur, or on sait que le facteur démographique était souvent l'origine d'une rapide dégradation des conditions de vie. Le curé Grèze ne força qu'à peine le trait, lorsqu'il déclara dans un certificat de pauvreté que la famille de la Vigerie était privée de pain : « Nous soussignés, Louis de la Grèze, curé du Coux, certifions que Monsieur et Madame de la Vigerie, nos paroissiens, sont réduits à une si grande misère qu'ayant deux enfants et deux filles et une sœur, ils manquent même du pain, et à plus forte raison, des autres choses nécessaires à leur entretien³² ». Tous les symboles extérieurs du paraître ayant disparu, jusqu'au port de l'épée, la dissolution du groupe dans le tiers-état était inévitable.

Du paraître noble au paraître pauvre, le spectre d'un retour à la roture

Le caractère implacable de la déchéance sociale des cadets désargentés et autres hobereaux ruinés a eu sa traduction littéraire célèbre avec le baron de Sigognac, le héros du *Capitaine Fracasse* :

Sa jeune fierté répugnait à paraître parmi la noblesse de la province aux fêtes et aux chasses sans l'équipage convenable à sa qualité [...]. Aussi beaucoup de gens croyaient-ils que les Sigognac étaient éteints, et l'oubli, qui pousse sur les morts encore plus vite que l'herbe, effaçait cette famille autrefois importante et riche et bien peu de personnes savaient qu'il existât encore un rejeton de cette race amoindrie³³.

L'écriture de Gautier ne force absolument pas le trait, car le processus est décrit aussi bien dans les demandes de dégrèvement d'impôt que dans les correspondances privées, en l'occurrence moins sujettes à caution. Dépourvu de tout équipage, le chevalier de Gironde se trouvait

Périgord noir, 55, 1993, p. 123.

32 AD Dordogne, B 1229, archives du présidial de Sarlat.

33 Théophile Gautier, *Le Capitaine Fracasse*, dans *Romans, contes et nouvelles*, éd. Pierre Laubriet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 2002, t. II, p. 658.

effectivement dans cette situation quand il expliquait son refus de rencontrer sa parenté dans un courrier du 19 septembre 1774 :

J'ai l'honneur d'écrire à Mademoiselle de Marzac pour lui demander la permission de l'appeler ma commère en attendant que je puisse par moi-même, l'assurer de mon respect et de la peine que j'ai, je t'avoueraï, mon cher Marzac, que je n'ai ni chevaux ni domestiques et que je suis aujourd'hui dans la bassesse³⁴.

188

Le chevalier traçait la limite en dessous de laquelle la bonne société perdait le souvenir de ses origines. À la fin du xvii^e siècle, la possession d'un manoir, d'un domestique, d'un cheval, et une sobre élégance vestimentaire pouvaient encore suffire pour paraître noble. Le siècle des Lumières mit un terme à cette homogénéité : les écarts entre les différentes catégories du second ordre se creusèrent, car les manières de table changèrent, les modes exotiques s'imposèrent, tout comme le confort et l'hygiène, l'obsolescence des objets s'accéléra. « Au xvii^e siècle, le mode de vie des Cugnac de Bragedelles était encore assez proche de celui pratiqué dans les maisons de la moyenne noblesse, car la "civilisation des mœurs" n'avait que faiblement touché le tissu social périgourdin. En revanche, un siècle plus tard, le "savoir-vivre" importé de Paris et de Bordeaux ne put être imité par la partie très pauvre du second ordre », conclut Olivier Royon au terme de son étude sur la noblesse du Sarladais³⁵.

Les très faibles revenus de cette plèbe nobiliaire expliquaient donc largement une vie routinière faite de dépenses parcimonieuses. À une époque où de nombreuses demeures changeaient de visage et adoptaient le confort moderne, le fossé ne cessait de se creuser entre des êtres qui n'avaient en commun que la fierté du sang noble. L'approche par la culture matérielle permet par là même de mieux mesurer les enjeux du débat autour du thème du luxe et du superflu qui est fort bien connu au travers des positions du chevalier d'Arcq qui, dans *La Noblesse militaire*, pourfendait ces pratiques et offrait une mystique très éloignée de la

34 Arch. de Puymartin, fonds Carbonnier, *Correspondance*, t. VIII, n° 87.

35 O. Royon, *La Petite Noblesse de la sénéchaussée de Sarlat*, op. cit., t. III, p. 622.

pensée des Lumières, recommandant de cultiver la grandeur dans la vie simple, de proscrire le luxe, de haïr l'argent. Dans un pamphlet de 1787, *L'Ouvrage d'un citoyen, gentilhomme, militaire, ou Lettres sur la noblesse*, l'auteur évoquait ces luttes implacables pour le contrôle des signes extérieurs de distinction et en livrait le ressort profond : « On aura plus d'argent pour soutenir un luxe extravagant³⁶ ». Pour contrer la perversion des mécanismes de distinction due à l'étalage du luxe bourgeois, il souhaitait rétablir une lisibilité claire des hiérarchies sociales : « Accoutumez, s'il se peut, les yeux et les têtes à quelqu'autre signe et moyen ; le luxe perdant son prix et n'ayant plus son effet, bientôt tombera de lui-même³⁷ ». De là naquit tout un courant de réforme de la noblesse qui souhaitait qu'elle se distinguât désormais par les vertus afin de retrouver la vraie supériorité sociale et morale. C'est cette noblesse soucieuse d'un retour aux vraies valeurs que Madame de Genlis mettait, par exemple, en scène dans ses ouvrages des années 1780 :

Voilà le funeste effet du luxe, c'est-à-dire de la plus méprisable vanité, celle de vouloir briller par une folle magnificence, au lieu de chercher à se distinguer par la vertu³⁸.

À onze heures et demie, on sonnait le dîner que l'on servait à midi. La grand'salle était à la fois salle à manger et salon [...]. [Elle] était boisée, peinte en gris blanc et ornée de vieux portraits depuis le règne de François Ier jusqu'à celui de Louis XIV ; parmi ces portraits, on distinguait ceux de Condé et de Turenne ; un tableau représentant Hector tué par Achille sous les murs de Troie était suspendu au-dessus de la cheminée³⁹.

36 *Ouvrage d'un citoyen gentilhomme et militaire, ou Lettres sur la noblesse*, Londres, [s.n.], 1787, p. 129.

37 *Ibid.*, p. 161.

38 Stéphanie-Félicité Du Crest, comtesse de Genlis, *Veillées du château*, Paris, Didier, 1847, 2 vol., t. I, p. 155 ; rééd., Paris, impr. de Lambert et Baudouin, 1784 [numérisé dans Gallica].

39 Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. cit., t. I, p. 81.

Je fus conduit à Saint-Malo par M. de la Morandais, très bon gentilhomme, mais que la pauvreté avait réduit à être régisseur de la terre de Combourg. Il portait un habit de camelot gris avec un petit galon d'argent au collet, une têtère ou morion de feutre gris à oreilles, à une seule corne en avant⁴⁰.

Nous étions particulièrement liés avec la famille Trémaudan [...]. Cette famille habitait une métairie qui n'attestait sa noblesse que par un colombier⁴¹.

190

Trois petites scènes extraites des *Mémoires d'outre-tombe* qui suffiraient à nous convaincre, si nous l'avions oublié, que Chateaubriand était un remarquable témoin de la vie matérielle qui l'entourait. Trois situations sociales différentes prises dans cette noblesse bretonne étudiée par Jean Meyer et Michel Nassiet⁴². À chaque fois, la dignité nobiliaire plus ou moins chancelante s'exprimait à travers les objets, que cela soit dans les portraits de rois qui ornaient les murs de Combourg, dans le colombier qui anoblissait la modeste métairie, ou dans la mise extérieure d'une rustique élégance qui distinguait du paysan. Si le troisième glissait inexorablement vers la roture, le second vivait à l'écart du monde et le premier dans un autre monde. C'est cette existence traditionnelle qu'étaient venue bousculer la diffusion du luxe et le développement des nouvelles consommations. Quand les uns s'accrochaient à leur identité dans l'immobilisme, les autres affichaient leur singularité dans un élitisme des dépenses dispendieuses. La valeur des objets de consommation durable variait de plusieurs milliers de livres jusqu'à une centaine chez les nobles pauvres qui s'avéraient parfois plus pauvres que des paysans aisés. Choiseul et les hobereaux que croisait le jeune Chateaubriand n'avaient jamais vécu dans des mondes aussi éloignés. Dans sa fulgurante lucidité, l'habitant de Combourg pouvait écrire : « Un souper servi dans la salle des Gardes, et où je mangeai

40 *Ibid.*, t. I, p. 54.

41 *Ibid.*, t. I, p. 52.

42 Jean Meyer, *La Noblesse bretonne au XVIII^e siècle*, 2^e éd., Paris, Éditions de l'EHESS, 1985 et M. Nassiet, *Noblesse et pauvreté*, *op. cit.*

sans contrainte, termina pour moi la première journée heureuse de ma vie. Le vrai bonheur coûte peu ; s'il est cher, il n'est pas d'une bonne espèce⁴³ ». Ou toutes les contradictions d'un ordre résumé dans les objets et les manières de vivre...

43 Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. cit., t. I, p. 43.

TABLE DES MATIÈRES

Préface, par <i>Lucien Bély</i>	7
---------------------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

SPÉCIFICITÉS DE L'HABITAT ARISTOCRATIQUE ET CLÉRICAL

Bienvenue chez les Guise : sur l'habitat aristocratique à la Renaissance Marjorie Meiss-Even.....	13
--	----

Habiter un hôtel particulier à Paris au xvii ^e siècle d'après les inventaires après décès Nicolas Courtin	33
--	----

L'hôtel aristocratique, lieu du changement urbain. Paris au xviii ^e siècle Natacha Coquery	47
--	----

Entre notabilité et modestie cléricale : l'habitat du clergé séculier en France à l'époque moderne Frédéric Meyer	69
---	----

DEUXIÈME PARTIE

ESPACES COMMUNS ET LOCAUX PROFESSIONNELS EN VILLE

Habiter ensemble : les espaces communs dans les maisons ordinaires à Paris (1650-1790) Linnéa Rollenhagen Tilly.....	105
--	-----

L'habitat et les locaux à usages professionnels en ville au xviii ^e siècle Youri Carbonnier.....	135
--	-----

215

TROISIÈME PARTIE
HABITAT RURAL ET MODES DE VIE

Vivre en gentilhomme campagnard au siècle des Lumières Michel Figeac	171
Structure et évolution du mas de l'Albera à l'époque moderne Martine Camiade et Jean-Pierre Lacombe-Massot	193
Table des matières	215